

Michel Courvoisier omi

EUGÈNE DE MAZENOD

1807 ET 1808, DEUX ANNÉES DÉCISIVES

Marseille, août 2009

Dans la vie d'Eugène de Mazenod, les années 1807-1808 sont deux années décisives. A l'automne 1806, il ne sait toujours pas quoi faire de sa vie, aucune perspective précise d'avenir ne se révèle, rien ne s'est présenté à lui. Dix-huit mois plus tard, il annonce aux siens son prochain départ au séminaire, en fidélité à l'appel qu'il a entendu. Ces deux années sont le tournant majeur de sa vie.

L'intention de cette étude est de rassembler les informations que nous avons sur cette période et de les rendre disponibles à tous. Elles sont malheureusement peu nombreuses, ne satisfaisant pas nos curiosités, et donc risquant d'être interprétées un peu rapidement. Après une relecture de ses rares confidences personnelles, on regardera son entourage familial et ecclésial et les engagements nouveaux qu'il prend, jusqu'à son entrée à Saint-Sulpice au début d'octobre 1808. Ainsi chacun pourra se laisser personnellement éclairer.

1. 1802-1806 : recherche de soi et tiraillements

La correspondance d'Eugène laisse nettement entendre que c'est à contrecœur qu'il a quitté Palerme pour Aix en octobre 1802. Certes, aucun regret n'est exprimé de la vie princière qu'il connaissait dans la famille Cannizzaro. Par contre, depuis 1794 et Venise, il a vécu en fils unique très proche de son père, rendu témoin des espoirs et surtout des inquiétudes quotidiennes. Ses oncles Mazenod partageaient eux aussi cette triste vie d'émigrés. De retour à Aix, c'est un tout autre foyer familial qu'il trouve, quasi totalement féminin. Jamais l'affection maternelle et grand-maternelle ne suppléera l'éloignement de son père et de ses oncles.

Il lui faut des années pour prendre acte de la douloureuse situation familiale. Tous les biens familiaux sont passés du côté de la maman, il ne reste au papa que les dettes et les créanciers. Bien plus, Eugène se trouve confronté à un clan Joannis fermé sur lui-même, ne voulant absolument pas voir revenir les frères Mazenod. On comprend qu'il soit tirillé.

Son avenir personnel était bien la raison de son retour en France. Une fois écartée, non sans peine, la menace de la conscription, le problème du *que devenir* reste entier. C'est sa sœur Ninette qu'il cherche à marier, et non « Mr son frère, qui ne se soucie point encore de se donner du fil à retordre... » (18.1.1805), malgré les rappels fréquents et assez terre à terre du papa. Il ne se voit pas passer sa vie « à planter à son aise des raves et des choux » (21.12.1804).

Lors de son voyage de 1805 à Paris, il écarte résolument les propositions qui lui sont faites par le ministre Portalis d'entrer dans l'Administration impériale (les fils du baron Talleyrand, leur ami de Naples et de Palerme, ainsi que Charles de Forbin-Janson ont fait ce choix). Il espérait repartir en Sicile, mais il n'obtient pas l'indispensable passeport. L'horizon est donc bouché. « *Je n'ai pas grand espoir d'améliorer mon sort,* » écrit-il à son père le 22 septembre 1805. Son expression du 1^{er} novembre 1805 est encore plus nette : « *Pour le moment, il ne peut être question de rien.* » Et pourtant les rêves de fortune (en passant s'il le faut par le mariage) sont toujours présents.

L'état de guerre entre le Royaume de Naples et l'Empire français va désormais rendre très difficile la correspondance. Le papa confirme cependant à son fils que le retour des Mazenod en France est totalement exclu. Les démarches d'Eugène pour « faire Fortuné évêque » se heurtent au refus catégorique de l'intéressé. Une phrase du 4 juillet 1806

résume dramatiquement la situation : « *Tous mes projets sont évanouis.* » Si bien que l'année 1806 s'achève sans que rien ne semble avoir avancé. Et cependant...

2. Les confidences d'Eugène sur cette nouvelle période

Eugène de Mazenod se laisse connaître surtout par ses lettres à son père. La confiance est totale, il ne semble exercer aucune censure. Il proclame très nettement ses impressions assez changeantes, ses sentiments éclatent au grand jour. Or, pour cette période décisive, la correspondance se réduit au minimum, quatre lettres en 1806, cinq en 1807, puis une longue interruption, au lieu des quinze ou vingt chacune des années précédentes. Et, sans que cela soit expliqué, le ton et les contenus changent nettement eux aussi. Au point qu'il n'avertira pas son père et ses oncles de son choix d'entrer au séminaire...

Les textes sont donc très rares, dans lesquels il fasse des allusions précises au tournant que sa vie connaît alors. Prenons le temps de les relire.

Première date repérable : Noël 1806

Le 6 avril 1809, du séminaire de Saint-Sulpice, il écrit à sa maman, laquelle maintient toujours ses graves objections au choix qu'Eugène a fait de « l'état ecclésiastique ». La lettre est citée dans le volume 14 des *Écrits oblats, Écrits spirituels 1794-1811*, cité EO 14, p. 137. Une fois de plus, Eugène sent le besoin de s'expliquer. Ayant rappelé « *une vocation qui date d'aussi loin que l'âge de ma raison,* » il ajoute : « *Jamais résolution n'a été plus mûrement et plus longuement discutée que celle que je prends. A Noël prochain, époque où vraisemblablement je prendrai le sous-diaconat, il y aura trois ans que j'examine cette affaire...* » Le compte à rebours est simple. Trois ans avant Noël 1809, c'est Noël 1806. Le discernement avant la décision d'entrer au séminaire a demandé une année et demie (de Noël 1806 à juin 1808). Coïncidence voulue ou fortuite, c'est le 30 décembre 1806 qu'à la demande du maire d'Aix, « Demazenot fils » est installé avec d'autres comme « recteur » de l'Œuvre des Prisons.

Vendredi saint 1807 ?

Ce qu'il écrit dans ses notes de retraite de 1814 (cité EO 15, *Écrits spirituels 1812-1856*, p. 99) est beaucoup plus connu :

« Je l'ai cherché, le bonheur, hors de Dieu et trop longtemps pour mon malheur. Combien de fois dans ma vie passée mon cœur déchiré, tourmenté, s'élançait-il vers son Dieu dont il s'était détourné ! Puis-je oublier ces larmes amères que la vue de la Croix fit couler de mes yeux un Vendredi Saint. Ah ! elles partaient du cœur, rien ne put en arrêter le cours, elles étaient trop abondantes pour qu'il me fût possible de les cacher à ceux qui comme moi assistaient à cette touchante cérémonie. J'étais en état de péché mortel et c'était précisément ce qui occasionnait ma douleur. Je pus faire alors, et dans quelque autre circonstance encore, la différence. Jamais mon âme ne fut plus satisfaite, jamais elle n'éprouva plus de bonheur ; c'est qu'au milieu de ce torrent de larmes, malgré ma douleur, ou plutôt par le moyen de ma douleur, mon âme s'élançait vers sa fin dernière, vers Dieu son unique bien dont elle sentait vivement la perte. A quoi bon en dire davantage ? Pourrai-je jamais rendre ce que j'éprouvai alors ? Le souvenir seul me remplit le cœur d'une douce satisfaction. »

Tout laisse penser qu'il s'agit du vendredi saint 1807.

C'est plus de sept ans après l'événement, trois ans après son ordination, qu'au cours de sa retraite annuelle de décembre 1814, dans des notes strictement personnelles, Eugène fait allusion à cette rencontre de la Croix de Jésus. L'année 1814 est une année clé. La chute de

Napoléon et le retour des Bourbons viennent d'ouvrir de nouveaux espaces à l'apostolat de l'Église. À la même période, à la suite de son ministère auprès des prisonniers de guerre autrichiens, Eugène connaît une longue maladie qu'on a craint mortelle. Sa retraite trouve place sept ou huit mois plus tard. Dans une autre méditation de la même retraite, il rappelle qu'il a été « saisi » par le Christ. Ici, il présente sa réaction à la vue de la Croix comme une expérience majeure. On comprend que pour s'en souvenir personnellement, il n'ait pas besoin d'en dire davantage.

Il est remarquable que dans les écrits que nous gardons de lui, on ne trouve aucune autre allusion à cet événement. Eugène garde pour lui l'expérience du vendredi saint et le retentissement qu'elle a eu sur l'orientation de sa vie. C'est son secret.

Même silence chez les premiers biographes. Ils n'en parlent pas dans le chapitre qu'ils consacrent à la vie d'Eugène à Aix avant son entrée à Saint-Sulpice, alors qu'ils donnent toute sa place à son service à la prison. Pour 1814, Rambert, à son habitude, recopie les notes de la retraite, elles occupent 17 pages. Il copie le texte du vendredi saint, sans le souligner en aucune façon. Puis là où Eugène écrit : « *J'étais en état de péché mortel* ». Rambert omet « mortel » (p. 142s) : « *J'étais en état de péché* ». Rey, habituellement, connaît mieux les écrits d'Eugène. À la page 171, il résume en moins d'une page la retraite de 1814, sans faire aucune allusion au vendredi saint. Serait-ce un indice de la discrétion d'Eugène sur cet événement, « à quoi bon en dire davantage ? », alors que sur d'autres il a fait de nombreuses confidences à ses proches, dont Rey fait partie ? Nous ne savons pas.

Dans la même retraite, Eugène note : « *Le Seigneur, ce Prince généreux, m'épiait pour me sauver, il me saisit dans un défilé au moment où je pensais le moins à lui...* » (EO 15, 118). C'est ce qu'il appelle sa « conversion » (cf. « à l'époque de ma conversion », ibid 98, ainsi que EO 14, 251). Autre allusion, au cours de la Conférence spirituelle faite à ses confrères de Saint-Sulpice et qu'on peut dater du 19 mars 1809 : « *Il n'est aucun (bienfait) sans doute plus digne de fixer mon attention que celui où, par une miséricorde à jamais mémorable pour moi, ce Dieu puissant m'arracha par la plus douce des violences du milieu d'un monde corrompteur...* » (EO 14, 124-125).

Le texte de cette conférence reste d'interprétation délicate. Eugène s'y livre certainement, mais à mots couverts. Il semble distinguer deux moments : celui où Dieu *l'arracha au monde corrompteur*, et celui où Dieu *lui fit entendre sa voix*, l'aida à *surmonter de multiples obstacles* et lui permit de *fixer des yeux le sanctuaire de son Fils* comme *devant être un jour son partage* (ibid). D'abord conversion, puis confirmation de la vocation sacerdotale malgré son indignité.

Le temps du discernement

Dans des lettres à sa maman, écrites de Saint-Sulpice, Eugène insiste sur le sérieux avec lequel a été opéré le discernement de sa vocation, ainsi que le temps qui a été nécessaire. Celle du 28 février 1809 (cf EO 14, 117-121) : « *Je prie pour ceux qui n'ont pas assez de foi pour juger sainement de ma démarche, qui a paru à plusieurs peu réfléchi, parce qu'ils ignoraient depuis combien de temps le Seigneur m'inspirait de la faire ; d'ailleurs même la plupart savent-ils seulement ce que c'est que le Seigneur !* » Dans sa lettre du 21 juin 1808 à sa sœur, il insistait déjà : « *Cette détermination* » n'est « *ni précoce, ni précipitée* » (EO 14, 61).

La très longue lettre du 24 mars 1809 à sa maman (EO 14, p. 129s) apporte une bonne part de lumière, nous aurons à y revenir :

« Vos conjectures sont fausses et l'esprit vif de bonne maman (la grand-mère Joannis) n'a pas deviné quand vous avez cru que le Père Charles entraînait pour quelque chose dans la résolution

que le Seigneur et le Seigneur tout seul m'a fait la grâce de m'inspirer. Rendez donc à ce saint homme vos bonnes grâces, vous n'aurez jamais de meilleur intercesseur auprès de Dieu. Toute la part qu'il a dans le parti que j'ai pris, c'est d'avoir beaucoup prié le bon Dieu pour moi ; c'est en effet M. Beylot qui était dans ces derniers temps mon confesseur...

Je vais maintenant vous donner l'explication de l'énigme. Quand je fus pressé plus vivement que jamais par la grâce pour me vouer entièrement au service de Dieu, je ne voulus rien déterminer à la légère et vous dûtes vous apercevoir que je commençais à quitter cet état de tiédeur dans lequel j'étais tombé et qui m'eût infailliblement conduit à la mort, je tâchai par une plus grande ferveur de mériter de nouvelles grâces du Seigneur et comme ce bon Maître est généreux, il ne manqua pas de me les accorder. Je priai, fis prier, consultai, je ruminai ainsi pendant un an les desseins que la Providence m'inspirait ; enfin le moment approchant où il convenait que je me décidasse avant de me fixer résolument et pour n'être jamais dans le cas de me reprocher de n'avoir pas employé tous les moyens possibles de connaître la volonté de Dieu, non content d'avoir fait consulter à Paris un des meilleurs directeurs qui existent dans le monde, entre les mains duquel je suis en ce moment (M. Duclaux, sulpicien), je fus exprès à Marseille pour découvrir tout mon intérieur à un saint et expérimenté personnage (le p. Magy), j'eus plusieurs conférences de plusieurs heures avec cet ange de paix, après lesquelles il ne me fut plus possible de douter que Dieu me voulait dans l'état ecclésiastique pour lequel, malgré les circonstances et peut-être à cause des circonstances, il me donnait un attrait déterminé. »

Retenons le « *Je priai, fis prier, consultai, je ruminai ainsi pendant un an* ». Tout ce temps a précédé la consultation de M. Duclaux, et même, dit-il, celle à Marseille du P. Magy.

Les documents en notre possession ne permettent pas de préciser davantage. Eugène, finalement, est resté très discret sur ce moment majeur de sa vie. A nous peut-être de savoir respecter son secret personnel et de nous réjouir des fruits qu'il a portés pour lui-même et pour l'Église.

Une lettre de décembre 1807

La première allusion à un nouveau projet de vie apparaît dans une lettre de décembre 1807. Revenant de son voyage à Paris en 1805, Eugène a rencontré un jeune chirurgien militaire, Emmanuel Gaultier de Claubry, qui rejoignait l'armée d'Italie. Étant donné la durée du voyage, ils ont eu presque une semaine pour faire connaissance et échanger sur ce qui faisait leur vie.

La lettre d'Eugène à Emmanuel, quelques semaines plus tard, en novembre 1805, est la première de toutes ses lettres où Eugène exprime personnellement et explicitement sa foi en Jésus Christ. L'extrait conservé nous est accessible dans EO 14, p. 29. La lettre suivante, du 23 décembre 1807, est publiée dans EO 14, p. 47-50. Elle est pour nous d'un très grand intérêt. Après des paroles de soutien à ce militaire qui doit lutter pour défendre sa foi dans un milieu hostile et moqueur, Eugène poursuit :

« Maintenant, vous parlerai-je de moi ? Oui, mais ce sera pour me recommander à vos prières, pour vous charger expressément de demander à Dieu avec persévérance qu'Il accomplisse sur moi ses adorables desseins dont je retarde l'effet par mes infidélités, qu'Il frappe, qu'Il coupe, qu'Il me réduise à ne vouloir que ce qu'Il veut, qu'Il renverse les nombreux obstacles qui s'opposent à ce que j'arrive à un état plus parfait auquel je crois fortement être appelé. Qu'Il me fasse la grâce de connaître de plus en plus les vanités de cette misérable terre, pour que je ne vise plus qu'à ces biens célestes que la teigne ne saurait entamer. En un mot qu'Il me rende digne de

la Communion des Saints et me fasse occuper parmi eux la place qu'il paraît m'avoir destinée, mais qu'il me semble être bien loin encore de mériter.

Que ne suis-je à portée de vous parler plus clairement ! Vous m'aideriez non seulement de vos prières, mais aussi de vos exemples, et auprès de vous je me trouverais plus fort pour combattre et plus assuré de la victoire... Donnons-nous un rendez-vous spirituel dans le Sacré-Cœur de Jésus-Christ tous les dimanches à dix heures et demie du matin, heure du Sacrifice célébré solennellement dans toutes les églises. Là nous prierons en même temps pour nos besoins mutuels ; et par notre union, nous forcerons en quelque sorte le tendre Cœur de notre Rédempteur à nous appliquer d'une manière spéciale les mérites de sa Passion et de sa Mort. »

C'est la première fois, à notre connaissance, qu'Eugène exprime qu'il croit « être appelé à un état plus parfait », il est significatif qu'il l'écrive à un ami laïc.

Faut-il en rapprocher les termes dans lesquels il justifie sa démission de l'Œuvre des prisons ? « Des circonstances particulières et imprévues viennent de me surcharger de nouvelles occupations dont je ne prévois pas la fin et m'imposent ainsi l'obligation indispensable de me démettre d'un emploi qu'il ne m'est plus possible d'exercer. »

Et il parle des « affaires domestiques qui, depuis près de six mois, absorbent entièrement son temps ». Cette lettre de démission, citée par Rey, est du 6 octobre 1807. Or on n'a aucune trace de quelque affaire familiale, sauf peut-être la recherche d'un mari pour Eugénie, ou concernant la propriété de Saint-Laurent, qui expliquerait cette surcharge d'occupations. Pouvons-nous penser que le discernement de cet appel à « un état plus parfait » en serait la vraie raison ?

3. L'entourage familial d'Eugène

Après avoir écouté les confidences d'Eugène sur son évolution personnelle, il est bon de nous attarder sur son entourage familial et ecclésial en 1807 et 1808.

La famille d'Eugène

On ne peut que le constater, le père d'Eugène et ses oncles sont désormais pratiquement absents de son évolution personnelle. On l'a déjà souligné. Jusqu'à la fin de 1805, les lettres sont fréquentes et se répondent. Eugène y exprime librement ce qui fait sa vie. Les échanges entre Eugène et son père sont permanents. Puis à partir de 1806 les communications deviennent très difficiles. En même temps, les lettres qui nous restent perdent leur caractère intime. Non seulement, son père et son oncle Fortuné ne seront pas informés de son entrée au séminaire (Cf. la lettre à sa maman de juin 1809 [EO 14, 147-148]). Mais on garde l'impression que maintenant, sa famille de Sicile est assez sinon totalement absente de son regard. Morabito note : Cette lettre de juin « nous apprend aussi qu'il ne songeait guère à profiter d'occasions favorables pour correspondre avec son père. » Il est en effet extrêmement rare que dans les lettres à sa maman, une référence soit faite à l'existence du papa, même quand il est question de mettre en vente l'hôtel Mazenod du Cours. Ce qui ne peut qu'étonner.

L'entourage d'Eugène, c'est donc essentiellement sa famille aixoise. Il y a évidemment sa maman et sa grand-mère Joannis, mariées toutes deux très jeunes, et donc encore très actives. Eugène éprouve pour l'une et l'autre une très grande affection. En témoignent de nombreuses lettres écrites de Saint-Sulpice, tout particulièrement la première année. Il appelle sa grand-mère « ma bonne maman » et parfois « maman » tout simplement. C'est à elle qu'il écrira sa première lettre dès ses premiers jours de séminaire.

« Si vous étiez à Paris avec la partie choisie de la famille, je serais le plus heureux des hommes.
» Et encore : « Je serais beaucoup trop heureux, si le souvenir fréquent de la distance qui me sépare des personnes si tendrement chères à mon cœur ne venait mêler quelque amertume à cette sainte et continuelle joie que j'éprouve. »

Eugène s'exprime moins directement sur ses relations avec sa maman. Trente ans plus tard, alors qu'il est évêque depuis plus de six ans, il en parle encore dans son *Journal* (31 mars 1839, EO 20, p. 84) : « Je renonçai aux douceurs de la vie privée et m'arrachai violemment aux embrassements de la tendresse maternelle, personnifiée surtout dans la personne de mon aïeule dont j'étais l'idole... » Déjà dans la conférence de mars 1809 à ses confrères séminaristes, il laissait entendre que cette prise de distance avec sa famille a été pour lui le choix et le renoncement le plus douloureux. Aucune des deux n'est cependant confidente de ses projets. Il ne leur en fera part qu'en juin 1808, quand tout sera décidé.

Même si Eugène s'entend bien avec sa sœur Ninette, de trois ans plus jeune que lui, il semble avoir gardé une grande discrétion aussi à son égard. Cependant une lettre de juin 1808 à sa sœur (cf EO 14, 62) fait allusion à « une conversation que j'eus avec toi il y a presque six mois » et qui semble avoir déjà ouvert des perspectives. En l'absence du papa, le grand frère se sent et se veut chef de famille, n'hésitant pas à rappeler qu'il est le seul homme de la maison. Le souci principal que manifestent les lettres de l'époque, c'est de lui trouver un mari, Eugène écrit « un parti assorti ». Le choix se portera sur le marquis Armand de Boisgelin. « Dans deux mois, tout est bâclé (ou bouclé) », les deux lectures sont possibles d'une lettre du 10 novembre 1808. Le mariage aura lieu le 21 novembre 1808, six semaines après le départ d'Eugène pour le séminaire. À propos de ce mariage, la maman pouvait écrire à son fils : « C'est toi qui en as eu l'idée le premier. » Et Eugène à sa sœur : « Tu me dois peut-être de nous être fixés à le vouloir d'une classe et d'un nom qui assortit le nôtre. » (cité EO 14, p. 88).

La tante Babette, M^{me} Dedons de Pierrefeu, était depuis longtemps séparée de son mari, à qui elle verse une pension. Elle semble habiter aussi la maison Joannis de la rue Papassaudi, en y ayant son propre appartement. Émile, le fils, avait été mis en pension à Paris, ce qui avait donné l'occasion du voyage d'Eugène dans la capitale (juillet-septembre 1805). En novembre 1806, il était tombé très gravement malade, « à toute extrémité », si bien qu'on avait dû le ramener à Aix. Mais en juin 1807, c'est la tante Babette qui meurt subitement, à 41 ans. Émile a alors 18 ans et se trouve à la tête d'une fortune qui dépasse de loin celle de M^{me} de Mazenod. Il semble que désormais, il va vivre dans le même appartement qu'Eugène, Ninette, la maman et la grand-maman.

L' « oncle » Roze-Joannis

Dans l'entourage proche de la famille, il faut mentionner François Roze-Joannis, qu'Eugène appelle « mon oncle », et qui est de fait le cousin germain de M^{me} de Mazenod. Il est vrai que les Provençaux, dit-on, appellent facilement oncle ou tante un parent que l'on aime. Le rôle qu'il joue dans la famille est mystérieux, sinon trouble. Dans une lettre à sa sœur, alors en vacances au château de la grand-mère à St-Julien les Martigues, Eugène évoque en confidence « l'exaspérateur » et « le fol de 50 ans ». Il semble bien qu'il s'agit de Roze-Joannis, lequel paraît aussi avoir habité la propriété familiale de l'Enclos, donc pas loin de la rue Papassaudi. L'histoire retient surtout qu'il est, aux dires d'Eugène, un « janséniste des plus zélés... ».

Déjà en 1806, Eugène écrivait dans ses notes personnelles : « Attaché par les liens du sang et de l'amitié avec un des plus éclairés jansénistes et en même temps des plus obstinés, je me trouve très souvent dans le cas de parler avec lui sur ces matières (théologiques), car on peut bien penser qu'il n'a rien oublié pour me présenter la doctrine de sa secte dans le plus beau jour dont elle soit susceptible pour tâcher de m'y attirer... Il me disait un jour que j'étais fait pour être des siens et qu'avec mon caractère ferme et décidé et des principes aussi sévères que les miens, il s'étonnait que je ne fusse pas un des plus zélés jansénistes. »

Eugène consacre onze pages d'un cahier de notes à l'étude de la question (cf. EO 14, p. 33-35). « La vérité est le seul but de toutes mes recherches et cette vérité ne se trouve que dans l'Eglise catholique... Simple laïque, je m'occupe il est vrai de ma religion parce que je regarde cette étude comme le premier et le plus essentiel de mes devoirs. » Et plus loin : « Le seul intérêt de la vérité, le seul désir de me rendre compte à moi-même de ma foi, et des jugements que je porte, fondés sur cette immuable foi catholique, apostolique et romaine, a pu me déterminer à mettre par écrit ces choses, lesquelles vraisemblablement ne serviront qu'à moi seul. » Ces notes témoignent de son intérêt pour la théologie dès cette époque et du temps qu'il y consacre.

D'autres notes, intitulées « Conversation avec un janséniste sur les convulsions » sont datées d'Aix le 17 février 1808 (cf EO 14, p. 59s).

« Hier, mardi 16 février 1808, j'allais comme il m'arrive souvent chez M. Roze-Joannis, janséniste des plus zélés, titre dont il s'honore et qu'il s'attribue publiquement. Il est d'ailleurs mon parent, oncle à la mode de Bretagne, peut-être est-il mon ami, du moins il me le laisse penser ainsi, et de mon côté je lui suis réellement attaché pour plusieurs raisons. Il n'est jamais arrivé que dans nos entretiens nous n'ayons parlé de quelque point de dogme et de morale, et souvent, j'ose presque dire toujours, il fait tomber la conversation sur le jansénisme, car il met autant de soin pour arriver à ce point que j'ai envie de m'en écarter, et cela pour une raison toute simple, puisque j'ai reconnu l'impossibilité de pouvoir ramener jamais un homme de 50 ans, d'une imagination vive et ardente, élevé à l'Oratoire, entré dans cette Congrégation où il a demeuré longtemps (une sorte de collaborateur laïc associé), ayant par conséquent humé tout le venin que ces Messieurs tâchaient d'inculquer à ceux qui leur paraissaient propres à avancer l'œuvre, un homme qui ne peut pas compter parmi ses qualités l'humilité chrétienne et qui, ayant affiché publiquement ces opinions qui l'ont rendu recommandable à toute la secte, ne reviendra jamais de ses erreurs à moins d'un miracle. »

Le conflit d'opinions religieuses ne semble pas, bien au contraire, détruire l'estime mutuelle. C'est à son « oncle » qu'en juin 1808, Eugène demandera d'intervenir auprès de sa maman pour lui annoncer sa décision d'entrer au séminaire. Et dans une lettre à cette dernière le 6 mars 1809 (cf EO 14, 123), il précise : « Malgré la différence d'opinion sur certains articles et d'anciennes altercations bien oubliées, du moins de mon côté, je suis réellement attaché à mon oncle... »

4. L'entourage ecclésial d'Eugène

Les « confesseurs » d'Eugène

Quand il parle de « ses confesseurs », Eugène en mentionne deux, sans que l'on sache bien quand et pourquoi il est passé de l'un à l'autre, et sans qu'il nous fasse de confidences sur ses relations avec eux. Dépasseaient-elles le confessionnal vers un genre de direction spirituelle ? On ne sait pas. Il y a le chanoine Jean-Joseph Beylot (cf EO 14, 129), que

l'archevêque, Mgr de Cicé, avait amené avec lui de Bordeaux en 1802 et avait fait membre du chapitre. En 1814, il sera avec Guigou un des deux vicaires généraux capitulaires. Il ne semble pas, en 1816 et ensuite, avoir apporté à la petite société des Missionnaires de Provence un soutien aussi ferme que son collègue Guigou. L'autre confesseur est l'abbé Denis Lapeyre, « un saint prêtre », selon Eugène. Il est mentionné dans la biographie du P. de Clorivière, que l'histoire retient comme un des restaurateurs des Jésuites en France et qui séjourna à Aix en 1804.

Quelques années plus tard, celui qu'on appelle l'abbé Denys sera aussi le confesseur du jeune Joseph-Hippolyte Guibert. Voici ce qu'en dit le biographe du futur cardinal : « La ville d'Aix le vénérait comme un saint. Il était vicaire à la paroisse du Saint-Esprit. Cet ecclésiastique au cœur vaillant n'avait pas émigré pendant la Révolution. On l'avait vu, aux jours les plus périlleux, aller de maison en maison, déguisé en colporteur, chargé d'une balle d'articles de Paris, offrir aux pauvres âmes terrorisées les consolations et les secours du ministère sacerdotal. » Eugène le reprit comme confesseur à son retour à Aix à l'automne 1812, avant de s'en remettre à Tempier.

On peut penser que c'est à l'un de ces deux prêtres qu'il s'est adressé pour la confession générale à laquelle ses notes d'octobre 1808 (EO 14, 68) font allusion : « *Je veux bien espérer (et c'est là ce qui me soutient) que N.S.J.C. m'a remis dans ses bonnes grâces en ratifiant la sentence d'absolution qui me fut donnée lorsque contrit et humilié je confessai les égarements de ma vie entière.* »

Le p. Rey (I, p.97s) nous a conservé la lettre de l'abbé Denis à son pénitent pour sa prise de soutane quelques semaines après son arrivée à Saint-Sulpice. En voici des extraits : « Vous voilà donc revêtu du saint habit ecclésiastique et par conséquent pour toujours dépouillé du vieil homme et consacré au nouveau. Vous voilà pour toujours à Dieu et sous la protection spéciale non seulement de votre saint Patron, mais encore de tous les Anges et de tous les Saints du ciel, car si les anges et les saints se réjouissent dans le ciel lorsqu'un pécheur fait pénitence, quelle ne doit pas être leur joie lorsqu'un chrétien quitte entièrement le monde pour Jésus-Christ !... Quel bonheur pour vous, mon très cher ami, de vous être débarrassé de tous les liens qui attachent la multitude même des chrétiens à cette misérable vie ! Quelle joie ne devez-vous pas ressentir de ce qu'après bien des combats, vous avez remporté la victoire et suivi votre vocation ! M^{lle} votre sœur a sans doute pris un très bon parti en entrant dans le saint état du mariage, mais certainement vous avez choisi la meilleure part ; vous, vous avez pris le doux fardeau, le joug léger du Seigneur qui n'est jamais suivi de regrets, mais toujours accompagné d'une infinité de consolations... »

Durant son séminaire, Eugène maintiendra des relations tant avec l'abbé Denis qu'avec l'abbé Beylot.

La « Retraite chrétienne »

La lettre déjà citée d'Eugène à sa maman, datée du 23 mars 1809 (cf EO 14, 129-131), soit quelques mois après son entrée au séminaire, se réfère à une influence supposée du p. Charles Bretenière. Sa maman et surtout sa grand-mère avaient cru comprendre que « le Père Charles entrait pour quelque chose dans (sa) résolution... ». Eugène s'empresse de les détromper :

« Vos conjectures sont fausses... Le Seigneur tout seul m'a fait la grâce de m'inspirer. Rendez donc à ce saint homme vos bonnes grâces, vous n'aurez jamais de meilleur intercesseur auprès de Dieu. Toute la part qu'il a dans le parti que j'ai pris, c'est d'avoir

beaucoup prié le bon Dieu pour moi... Quoique assurément le P. Charles mérite la confiance de toute personne qui voudrait aller à Dieu de bon cœur, cependant je n'ai jamais été inspiré de m'adresser à lui... Je n'ai jamais pensé une seule minute à prendre un parti si fort au-dessus de mes forces et si peu conforme à mon goût. Il faut avoir bien autre vertu que je n'ai pour embrasser le plus haut point de la perfection évangélique et Dieu ne m'a jamais inspiré le moindre attrait pour la Retraite et une trop grande dépendance... » Qu'est donc cette Retraite, pour laquelle, écrit-il, Dieu ne lui a jamais inspiré le moindre attrait ?

Il y a à Aix depuis six ans deux communautés religieuses de la Retraite chrétienne, l'une féminine, l'autre masculine, le père Charles Bretenière (1770-1854) étant le supérieur de cette dernière et même supérieur général. Un prêtre franc-comtois, le p. Receveur (1750-1804) en est le fondateur. Curé d'une petite paroisse du Haut-Doubs, préoccupé de la tiédeur de ses paroissiens et de leur inconscience face à leur péché et à leur impénitence, il se met à prêcher des retraites, inspirant un sens particulièrement aigu du salut éternel à assurer... De ces retraites naît une communauté de vie et de travail, école et atelier – curieusement ils se désignent du nom de Solitaires – regroupant des laïcs, hommes et femmes, surtout des jeunes filles, parfois des adolescentes. On est à la veille de la Révolution française. Aujourd'hui, on n'hésiterait guère à qualifier de secte cette communauté nouvelle : obéissance absolue au « Père », séparation du monde considéré comme pervers et diabolique, règle très stricte de vie marquée par la pénitence, la vie de communauté et de longues prières, costume religieux original, bien que personne ne fasse de vœux... Toute hostilité et même tout questionnement à l'égard du groupe sont perçus comme venant du démon. « Je médite le projet d'une chrétienté nouvelle sur le plan de vie des premiers fidèles, dans une terre éloignée des folles cervelles de ces pays maudits de Dieu (il est vrai qu'on est en pleine Révolution) pour l'abus qu'on y a fait de ses grâces », écrit le P. Receveur.

Durant plus de dix ans, la communauté (entre 50 et 100 membres, dont quelques prêtres) vit une douloureuse errance dans toute l'Europe centrale – on se déplace en procession, précédés par la croix... Certaines autorités ecclésiastiques donnent leur approbation, d'autres sont réservées. L'ascèse, les privations, causent beaucoup de décès prématurés, surtout de jeunes. « Le désir de mourir pour voir Jésus Christ deviendra en quelque sorte contagieux à la Retraite, » écrit le biographe de Receveur. On a choisi de tout quitter et on ne vit que pour se préparer à une bonne mort...

En 1803, après un assez long séjour à Rome, il est décidé que la communauté revienne en France et s'y cherche un asile. Elle le trouve pour une part à Aix, où elle est accueillie par Mgr de Cicé en avril. On lui trouve un toit dans un ancien couvent près de l'église du Saint-Esprit. Le fondateur l'y rejoint en août. « *Il fallut substituer à l'habit blanc de pénitence des robes grises moins voyantes et moins offusquantes pour les jacobins survivants.* » D'où le nom de Frères gris et de Sœurs grises. On fonde une école pour les petites filles. Eugène en parle en termes ironiques surprenants, « les Sœurs de la Serviette », dans une lettre de juin 1804. Receveur prêche des retraites, avec un certain succès...

Le p. Charles Bretenière, jeune prêtre originaire de Dôle, ordonné en exil, a rejoint la communauté après de longues hésitations et partagé ses errances. Il est rapidement devenu le bras droit du fondateur. Son arrivée à Aix à la fin d'octobre 1803 permet au p. Receveur d'aller visiter d'autres fondations. Il est à noter que ces visites ont été rendues possibles grâce au louis d'or dont son confesseur d'alors lui fait l'aumône, lequel n'est autre que l'abbé Denis, qui aura ensuite parmi ses pénitents Eugène de Mazenod et Hippolyte

Guibert. Le p. Receveur ne revint pas à Aix, il prêcha plusieurs missions dans le diocèse d'Autun, où il meurt d'épuisement en 1804. Le p. Charles est alors élu supérieur général... À noter que Mgr de Cicé confie à ce dernier la direction du service diocésain des missions qu'il reconstitue dans le diocèse d'Aix. « Il a de l'esprit, de la facilité à parler, il a une belle figure, un air pénitent, beaucoup d'imagination, mène une vie très austère. » On sait qu'il est en correspondance avec Madame Mère, la mère de l'Empereur, laquelle l'honore de sa protection. Les missions étaient d'ailleurs la tâche que lui avait indiquée le p. Receveur. « Vous, père Charles, demandez des lettres de missionnaire pour tout un diocèse, moyennant quoi vous irez *apostoliser* en un endroit manquant de prêtres... », en vous faisant accompagner de compagnons choisis parmi les membres de la communauté.

La personnalité du p. Receveur (qui ne séjourna que quatre mois à Aix) semble avoir marqué le clergé. On connaît l'allusion qu'y fait l'abbé Tempier dans sa lettre (la première, en date du 27 octobre 1815, soit douze ans plus tard) à l'abbé de Mazenod : « Je vois d'ailleurs ce que vous recherchez le plus dans le choix de vos collaborateurs : vous voulez des prêtres qui ne suivent pas la routine et le *tran-tran*, comme disait le prédécesseur du p. Charles, qui soient disposés à marcher sur les traces des apôtres... »

M^{me} de Mazenod connaissait bien le p. Charles. De Saint-Sulpice, Eugène écrit à sa maman que sa soutane est « *aussi grossière que celle du P. Charles* » ; il se servit plusieurs fois de ses services pour faire parvenir du courrier à sa maman. Par contre, ce que l'on sait de la Retraite permet de comprendre ce qu'en dit Eugène.

« Je n'ai jamais pensé une seule minute à prendre un parti si fort au-dessus de mes forces et si peu conforme à mon goût. Il faut avoir bien autre vertu que je n'ai pour embrasser le plus haut point de la perfection évangélique et Dieu ne m'a jamais inspiré le moindre attrait pour la Retraite et une trop grande dépendance. Si je suis un jour dans le cas de favoriser cet établissement, je le ferai de toute mon âme, puisque je suis convaincu qu'ils font le plus grand bien, mais tout se borne là. » « Pas le moindre attrait », le mot est à retenir. Par contre, à diverses reprises le séminariste de Saint-Sulpice se recommandera à leurs prières.

Trente ans plus tard, Eugène expliquera cette absence d'attrait pour la Retraite. En effet, il retrouvera ces religieuses à Marseille comme évêque. Voici ce qu'il en écrit dans son *Journal*, en date du 19 mars 1838 (cf EO 19, 62s) :

« Messe aux Sœurs de la Retraite pour les consoler un peu des inquiétudes que leur donnent les enquêtes de Mgr l'Archevêque d'Aix qui ne s'est pas sitôt rassuré que moi sur le compte de ces bonnes filles. Je crois foncièrement qu'elles travaillent à faire leur salut avec un peu trop de crainte et de tremblement à la vérité, mais sans que leur doctrine soit positivement erronée. Le caractère dur et sévère de leur fondateur, monsieur Receveur, s'est perpétué par le respect qu'inspire sa mémoire au père Charles Bretenière qui ne serait pas porté naturellement à ce travers ; parmi les prêtres médiocres qui se sont succédé ou remplacés dans cette société mixte, il s'en est trouvé qui ont fait vraiment des extravagances, j'aurais personnellement quelques reproches à faire soit au P. Charles, soit à quelques autres, mais après mûre réflexion je ne pense pas qu'il faille les troubler dans la possession de l'existence qu'ils se sont faite dans mon diocèse. Les surveiller me paraît pourtant non seulement une chose sage, mais un devoir. » L'essentiel est dit.

Mgr Champion de Cicé, archevêque d'Aix

Que dire enfin des relations d'Eugène avec l'Archevêque d'Aix, Mgr Champion de Cicé ? Le p. Rey (p. 82) y consacre un paragraphe, que nous citons, tout en sachant les réserves

qu'il convient de garder à l'égard du récit de Rey sur cette période de jeunesse. « Les relations avec Mgr de Cicé (en 1808 il a 73 ans) prenaient le caractère des relations d'un fils des plus dévoués avec un père vraiment digne de toute confiance. Sa charge d'administrateur (de l'Œuvre des prisons) les avait rendues fréquentes et plus suivies. Mgr l'avait pris en singulière affection, l'invitait souvent à sa table et l'appelait son fils. Il invitait aussi quelquefois à dîner Mme de Mazenod, il la traitait avec beaucoup de distinction et la plaçait toujours à côté de lui afin, disait-il, de pouvoir parler entre nous de *notre fils*.... »

Nous ignorons l'époque où Eugène s'ouvrit avec le Prélat de sa résolution définitive, mais nous savons qu'il reçut une pleine approbation et les encouragements les plus propres à lui faire accepter les sacrifices que sa vocation lui imposait. » Eugène, évêque de Marseille, y fait une brève allusion, dans une lettre de 1842 citée par Leflon, vol. I, p. 327. Il y est question de la manière très paternelle dont il était traité par M. Emery à Saint-Sulpice : « *Il eut toujours pour moi une affection toute particulière, que je devais sans doute à la recommandation de feu M. de Cicé, archevêque d'Aix, qui m'honorait de son amitié et qui fit de moi à notre bon supérieur un portrait dessiné par une prévention outrée.* »

5. Eugène s'engage dans de nouveaux réseaux de relations

L'Œuvre des prisons

Le p. Rey et Leflon nous donnent des informations sur la collaboration d'Eugène à l'œuvre des prisons d'Aix. Selon Rey, Eugène reçut le 23 décembre 1806 une lettre lui indiquant que le maire d'Aix, « bien convaincu de votre zèle et de votre amour pour tout ce qui est relatif au soulagement des malheureux et des infortunés » le nommait avec d'autres administrateur de l'Œuvre des prisons. On aimerait savoir ce qui fondait cette conviction du maire, la formule ne semble pas être seulement de politesse. Toujours est-il que « Demazenot fils » est installé dans ses fonctions le 30 décembre.

Dans cette activité, Eugène se montre entreprenant et efficace, n'hésitant pas à bousculer les routines, à contrôler, à veiller au bon usage des produits des quêtes en espèces ou en nature (vêtements...). Dans une lettre à son père le 19 janvier 1807 (EO 14,42-43) il dit que cette semaine-là, il n'a pas eu une minute à lui. Il se dit frappé par la misère des prisonniers et par leur indifférence religieuse. Pour y remédier, il met la présence à la messe dominicale comme condition à la distribution des compléments de nourriture fournis par l'Œuvre...

« Notre devoir à nous c'est d'adoucir leurs peines par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, mais surtout par les consolations que la religion nous présente... Je ne vous dirai pas combien il en coûte à un cœur comme le mien de vivre pour ainsi dire au milieu de toutes les misères et les souffrances de tout genre et surtout, quand je considère l'endurcissement, la persévérance dans le mal de gens livrés à toute la sévérité de la justice et qui n'ont pour la plupart de grâces à attendre que de celui qui efface le crime en le pardonnant. »

De fait, en octobre 1807, Eugène donna sa démission par une lettre que cite le P. Rey (I, p. 81). « Des circonstances particulières et imprévues viennent de me surcharger de nouvelles occupations dont je ne prévois pas la fin et m'imposent ainsi l'obligation indispensable de me démettre d'un emploi qu'il ne m'est plus possible d'exercer. » Et il parle des « affaires domestiques qui depuis près de six mois absorbent entièrement son temps ». Leflon note que « personne n'essaya de le retenir. » Rey explique cette démission par les difficultés rencontrées : « Eugène avait pu constater combien l'entente est difficile dans les administrations laïques livrées à elles-mêmes... De cette époque date l'éloignement qu'il a toujours manifesté contre le

laïcisme... » Les démarches pour marier Eugénie avaient leurs exigences, mais aussi la nécessité de libérer son esprit et du temps pour le discernement de sa vocation.

L'Œuvre des catéchismes

Rambert consacre une page entière (I, p. 37) à la participation d'Eugène à l'œuvre des catéchismes d'Aix. Si Rey reprend ce thème, Leflon n'a pas cru bon d'y faire la moindre allusion. Mettait-il en doute cette participation ? L'œuvre des catéchismes d'Aix était née au XVIIIe siècle à l'initiative de pieux laïcs, frappés de l'ignorance religieuse des petits bergers de la campagne aixoise. Pour les rejoindre, il fallait évidemment parler provençal. À son retour d'exil, l'abbé Miollis, futur évêque de Digne, avait relancé cette œuvre, qui fut ensuite sous la responsabilité de l'abbé Guigou, celui qui soutiendra la naissance des Missionnaires de Provence.

Voici ce qu'en dit Rambert : « Dès que la liberté eut été rendue au culte, cette institution se réorganisa sur ses bases anciennes ; la révolution ne l'avait rendue que plus nécessaire. Ses membres se recrutaient parmi de pieux laïques appartenant pour la plupart à la classe ouvrière. Ces braves gens se rendaient tous les dimanches dans les chapelles rurales du territoire d'Aix, ou dans les maisons de campagne, pour faire le catéchisme aux petits villageois. M. de Mazenod sollicita la faveur de se joindre à ces dignes catéchistes ; il allait avec eux dans les hameaux les plus éloignés... Mais combien dans les villes, sous ce rapport, sont plus à plaindre ! Aussi notre jeune apôtre entreprit-il d'instruire ceux qui lui paraissaient plus particulièrement abandonnés, tels que les petits ramoneurs, décrotteurs, mendiants, etc. » Et Rambert décrit la préparation à la première communion, les soins apportés aux malades, les aides en nourriture et en vêtements...

Eugène ne semble pas avoir fait mention de cette activité dans ses écrits. Seule allusion, un document aixois, postérieur et extérieur aux Oblats, en rappelle le souvenir. Cependant, quand en juin 1808, il séjourne au château de sa grand-mère à St-Julien-lès-Martigues, il enseigne le catéchisme aux enfants des fermiers ; sa correspondance en garde le témoignage.

À Marseille, le p. Magy et son groupe de laïcs

À quel moment Eugène prit-il contact à Marseille avec le P. Magy ? C'est très difficile de le préciser, une fois reconnu qu'Eugène n'a pas pu faire la retraite que Rey situe en 1805, à un moment où Eugène était à Paris avec des préoccupations tout autres. Citons la lettre du 24 mars 1809 à sa mère, lettre déjà mentionnée :

« Le moment approchant où il convenait que je me décidasse avant de me fixer résolument et pour n'être jamais dans le cas de me reprocher de n'avoir pas employé tous les moyens possibles de connaître la volonté de Dieu, non content d'avoir fait consulter à Paris un des meilleurs directeurs qui existent dans le monde, entre les mains duquel je suis en ce moment (M. Duclaux, sulpicien), je fus exprès à Marseille pour découvrir tout mon intérieur à un saint et expérimenté personnage (le p. Magy), j'eus plusieurs conférences de plusieurs heures avec cet ange de paix, après lesquelles il ne me fut plus possible de douter que Dieu me voulait dans l'état ecclésiastique pour lequel, malgré les circonstances et peut-être à cause des circonstances, il me donnait un attrait déterminé. » Eugène dit que la décision se faisait proche, on peut donc penser au printemps 1808.

Il faut ici nous référer au p. Rey. Après avoir mentionné le soutien qu'apportait Mgr de Cicé à son diocésain, Rey écrit : « Eugène trouve un autre appui, un soutien non moins

dévoué dans le bon père Magy avec lequel il conservait des rapports fréquents. Il allait le voir à Marseille et quand il ne pouvait faire le voyage il lui confiait par lettre ses doutes et ses besoins. Le père Magy lui répondait exactement. M. de Mazenod avait fait un recueil des lettres de « ce saint religieux vraiment rempli de l'Esprit de Dieu et très versé dans la conduite des âmes ; elles étaient pleines de lumières et de sage direction. » Malheureusement celui à qui il les avait confiées les a brûlées par mégarde. Les quelques extraits que nous en possédons nous font vivement regretter la perte des précieux autographes. Cette correspondance se rattache toute à la grande question de la vocation. » « Après tant de circonstances réunies, disait le père Magy, les raisonnements et les nouvelles recherches deviennent inutiles, votre vocation est aussi lumineuse que le plein midi dans le plus beau jour. »

On sait peu de choses du P. Magy. Les biographies d'Anne-Madeleine Rémuzat, la visitandine de Marseille émule de sainte Marguerite-Marie et inspiratrice de Mgr de Belsunce dans sa dévotion au Sacré-Cœur, parlent de relations étroites entre les familles Rémuzat et Magy, toutes deux marseillaises mais très actives au Levant (Égypte et Constantinople). Ricard, dans ses « Souvenirs du clergé marseillais », indique seulement que Barthélémy-Augustin Magy était né lui-même à Constantinople en 1726 et qu'il avait été jésuite. Il faut rappeler que la Compagnie avait été interdite en France par le roi Louis XV en 1764, puis dissoute par le pape Clément XIV neuf ans plus tard. Durant la Révolution, le p. Magy exerça un ministère clandestin à Marseille. Une maison isolée le cachait, lui, une « ancienne supérieure capucine » et le jeune abbé Jean-Joseph Allemand. Toujours est-il qu'au sortir de la Révolution, le P. Magy habitait un pauvre appartement au-dessus de la sacristie de l'église des Augustins, aujourd'hui St-Ferréol, sur le Vieux-Port de Marseille. Il avait 81 ans quand Eugène s'adressa à lui.

Les demoiselles de Glandevès de Niozelles

Par le P. Magy Eugène entra en relations avec les demoiselles de Glandevès de Niozelles, dont il était le directeur spirituel. Leur père « ci-devant noble, révolutionnaire royaliste, ayant fourni des fonds aux ennemis de la Révolution » avait été guillotiné en 1794 et elles avaient été dépouillées de tous leurs biens. Avec ses filles, il avait fait partie de la petite communauté chrétienne clandestine qui se réunissait autour de l'abbé Reimonet, un des rares prêtres, sinon le seul, à avoir maintenu à Marseille des communautés de fidèles durant la Terreur, et à avoir célébré l'eucharistie dans les maisons particulières ou parfois dans les grottes des environs. Avec d'autres jeunes filles (la plus âgée du groupe avait alors 25 ans), les demoiselles de Niozelles s'occupaient des malades à l'hôpital et des prisonniers. Plusieurs fois, elles se chargèrent de porter la communion en cachette à ces derniers. Parmi eux, l'abbé Donadieu, alors détenu au Fort St-Jean et âgé de 74 ans, qui était revenu clandestinement pour faire du ministère et avait été arrêté ; il sera fusillé le 29 mars 1798 avec un autre prêtre... Jean-Joseph Allemand, futur apôtre de la jeunesse à Marseille, alors séminariste sans séminaire, faisait partie lui aussi de cette *communauté* ainsi que le futur cardinal d'Astros. L'abbé Reimonet étant décédé en 1803 à l'âge de 37 ans (il avait pris froid en visitant les prisonniers du Château d'If), le p. Magy accompagna le petit groupe très militant. Ainsi Eugène se trouva en liens très proches avec ces « résistants ». Il put même, raconte Rey, leur procurer un recueil de lettres manuscrites retraçant toute cette histoire clandestine. Le biographe de Jean-Joseph Allemand cite un rapport du préfet Thibaudeau de 1811 : le réseau Allemand, Glandevès, Carle, etc. était de nouveau sous surveillance policière...

Rey nous a conservé une lettre de Julie de Glandevès datée du 19 mars 1808 : « Je bénis le Seigneur et je me félicite d'avoir fait votre connaissance, trouvant en vous un de ses fidèles serviteurs et c'est vraiment une grande satisfaction dans un siècle où notre Dieu est si peu connu et si peu servi. Non seulement nous vous ferons participer aux prières et au mérite des personnes qui fréquentent le second étage, mais encore nous vous unissons, si vous le désirez, aux pratiques de piété établies dans le petit oratoire qui n'ont rien d'extraordinaire, mais qui pourraient bien paraître puériles à ceux qui prétendent ne voir la religion qu'en grand... Jeudi 24 est le jour anniversaire de la mort du zélé missionnaire qui vous a édifié (l'abbé Reimonet) : veuillez unir vos prières à celles que nous offrirons pour lui... »

Nouvelle lettre en date du 19 juin : « Votre lettre, Monsieur, m'est parvenue le jour du Sacré-Cœur, et samedi à 8 heures du matin je suis allée chez votre Ananie (le p. Magy) pour remplir votre commission... Combien j'ai été heureuse de recevoir de vos nouvelles ! Voilà donc commencée cette correspondance que je voulais ne vous demander qu'à l'époque où vous réalisiez le projet que vous nous avez confié. Mais puisque la Providence le permet dès maintenant, je la saisis avec empressement espérant y trouver de grands avantages. Oui, Monsieur, je ne puis voir sans attendrissement l'emploi que le Seigneur fait de vous auprès de vos paysans et le zèle que vous y mettez. Oh ! que vous devez vous estimer heureux si vous gagnez une âme à Jésus-Christ et voilà que vous en comptez deux, n'êtes-vous pas amplement récompensé ?... Dans votre château vous manquez des secours les plus ordinaires et les plus essentiels. Dieu fasse que tout soit pour la sanctification des uns et des autres. Je prie le Seigneur pour vous, mais bien plus particulièrement depuis la connaissance que j'ai de ses desseins sur vous... » Et après avoir donné des nouvelles de la fête du Sacré-Cœur à Marseille, elle ajoute : « Nous avons bien ri en trio du gain que vous avez fait en instruisant vos laboureurs : l'aveugle superstition fait de ces petites bêtes un pronostic de trésor... mais la Religion, dans les travaux qui vous procurent de pareils bénéfices, les transforme en de vraies pierres précieuses. Aussi je suis persuadée qu'au lieu de vous refroidir, ces aventures vous enflamment davantage. Dieu bouleverse souvent un empire pour sauver une âme, quelle consolation pour vous d'en sauver à un si bas prix... » Quelles sont ces petites bêtes porte-bonheur ? On peut imaginer beaucoup de choses. En mai et juin 1808, Eugène était en effet avec sa grand-mère Joannis dans son château de Saint-Julien-lès-Martigues, à une quarantaine de kilomètres d'Aix. Il prenait du temps pour catéchiser les paysans... Et il avait déjà confié au petit groupe du P. Magy le projet qui maintenant lui tenait à cœur.

6. Avertir les siens

C'est de St-Julien qu'Eugène avertit les siens de sa décision d'entrer au séminaire. Le premier membre de sa famille à être mis au courant est l'oncle Roze-Joannis, qu'il charge d'informer la maman. Cette lettre, de peu antérieure au 14 juin 1808, n'a pas été retrouvée. Nous avons ensuite une lettre d'Eugène à sa sœur, datée du 21 juin (cf EO 14, p. 61s), dont voici un extrait :

« Je n'ose pas encore écrire à maman sur ce dont j'ai prié mon oncle de lui faire part, jusqu'à ce que je sache qu'il en a parlé. Supposé, comme je le présume, qu'elle en soit informée quand tu recevras ma lettre, je te charge d'adoucir tout ce qu'elle peut avoir de trop rigoureux dans cette détermination qui n'est ni précocité, ni précipitée ; d'abord en lui rappelant que nous sommes tous obligés à nous soumettre à la volonté du Maître et d'obéir à sa voix, puis en lui faisant envisager que ce n'est point ici une séparation, mais seulement une absence de huit ou neuf mois ; appuyez beaucoup sur cette réflexion qui est exactement vraie, et qui dissipe tout d'un

coup le monstre que l'on se forme quand l'on embrasse tout dans un seul point de vue. J'avais recommandé à mon oncle de ne parler de cette affaire qu'à maman et à toi. Je te fais la même recommandation ; je t'en prie, que dans la maison on ne se doute de rien. Quand toutes les dimensions seront prises, et que le moment sera arrivé, alors il sera temps de parler. En attendant n'en causons qu'entre nous et avec le bon Dieu. Je ne t'en dis pas davantage sur cet article, nous en parlerons plus longtemps et mieux de vive voix. » Puis, en fin de lettre : « Tu ne te fais pas idée du plaisir que j'éprouve en pensant que, faisant pour ce qui me regarde la volonté de Dieu, je change de beaucoup ta position. »

L'entrée d'Eugène dans l'état ecclésiastique permettra en effet à M^{me} de Mazonod d'augmenter substantiellement la dot de sa fille.

Le 29 juin, il écrit directement à sa maman (cf EO 14, p. 63s). On notera tout particulièrement les formules dans lesquelles il exprime sa vocation, en n'oubliant pas qu'il n'est alors qu'un jeune laïc :

« J'ai voulu, ma bonne maman, avant de vous faire part des vues que la miséricorde du Seigneur a sur moi, prier mon oncle de vous en parler, afin de vous faire envisager la chose sous son véritable point de vue et pour que votre tendresse qui m'est connue ne s'alarmât pas mal à propos. Quelque soin que l'on mette pour bien expliquer son idée par écrit, il est difficile que l'on puisse prévoir toutes les objections ou même les différentes manières de saisir un objet. C'est pourquoi j'avais chargé mon oncle, qui est digne d'apprécier les voies de Dieu, de vous faire connaître les desseins du Maître auquel nous sommes tous tenus d'obéir sous peine de damnation, de répondre aux objections que vous pourriez lui faire, vous faire en un mot, en vous exposant mes raisons, approuver un projet qui vient certainement de Dieu, puisqu'il a passé par les épreuves qu'il exige de toute inspiration qui paraît extraordinaire, et qu'il est sanctionné par toutes les personnes tenant sa place à mon égard. Il me reste à présent, ma chère et bonne maman, à vous rassurer sur ce qui peut paraître le plus dur à la nature.

Dieu n'exige point ici de sacrifices au-dessus de nos forces. Il ne s'agit point de séparation déchirantes, d'éloignements sans retour. Non, j'en atteste le Seigneur, ce qu'il veut de moi, c'est que je renonce à un monde dans lequel il est presque impossible de se sauver, tellement l'apostasie y règne ; c'est que je me dévoue plus spécialement à son service pour tâcher de ranimer la foi qui s'éteint parmi les pauvres ; c'est en un mot que je me dispose à exécuter tous les ordres qu'il peut vouloir me donner pour sa gloire et le salut des âmes qu'il a rachetées de son précieux sang.

Vous voyez par ce que je vous dis, ma chère maman, que toutes ces choses peuvent s'opérer dans notre propre pays, et que, bien loin de renoncer à ma famille, je compte lui demeurer attaché beaucoup plus que si, en restant dans le monde, je m'y établissais, que j'y prisse femme, que j'y eusse un ménage, des enfants, toutes choses qui, loin de resserrer les liens qui nous attachent, pourraient les relâcher ; du moins est-il sûr que toutes ces nouvelles affections, qui seraient du même ordre que celle que je vous porte, c'est-à-dire également commandées par la nature, ne pourraient que préjudicier à l'amour unique que je veux vous conserver.

Je ne crois pas que vous attachiez grand prix à voir mon nom se perpétuer dans cette vallée de larmes. Cette vanité s'était un temps glissée dans mon cœur et avait failli me faire perdre toutes les grâces que le Seigneur me réservait. Je ne vois à cette heure, et vous ne voyez sans doute avec moi, d'autre nécessité que de les voir inscrits, nos noms, dans le livre de vie.

De quoi s'agit-il donc, et que nous reste-t-il à offrir au Seigneur ? Une absence de quelques mois. C'est-à-dire que nous souffrirons, pour le bon Dieu et pour nous conformer à sa sainte

volonté, la même peine que mille circonstances toujours renaissantes nous font endurer tous les ans sans le moindre fruit pour nos âmes. »

Dans une lettre à M^{me} de Mazenod, en juillet, la grand-mère apporte son soutien à Eugène. « Vous ayant fait part de ses projets, vous deviez désirer de le voir pour lui faire faire les réflexions qu'exige une si grande entreprise. Il faut une grande vocation pour un état aussi saint. Sans vouloir s'opposer à la volonté de Dieu, une mère peut demander une épreuve à la vocation de ses enfants. »

Quant à son père et à ses oncles en Sicile, ils ne seront informés que l'année suivante, et encore indirectement, ce qui ne plaît guère à Eugène. Nous le savons par une lettre d'Eugène à sa maman en juin 1809 (cf EO 14, p. 147s) :

« Je comprends encore moins comment Alexandre (Alexandre Amyot, cousin du côté maternel, résidant alors à Amsterdam) a pris sous son bonnet de faire savoir à mon père l'état que je me suis déterminé de prendre, sans en avoir été prié par moi. Je n'avais pas besoin de ce nouveau trait pour être convaincu de son indiscretion et de son ignorance des convenances les plus simples. Mon père devait-il savoir par d'autres que par moi la grâce que le Seigneur m'avait faite, et n'aurait-il pas été nécessaire de prendre quelques précautions pour lui annoncer une nouvelle qui humainement ne peut pas lui être fort agréable ? Ne semble-t-il pas que j'ai volontairement éludé de lui faire connaître mes sentiments ?

Car, dira-t-il, si on a pu mettre Alexandre dans la confiance, comment se fait-il que je suis le seul à l'ignorer ? Par la même voie qu'on a pu écrire à un indifférent, ne pouvait-on pas écrire à un père ? Tout cela est fort désagréable. Mais aussi qu'était-il nécessaire que la bonne tante bavardât si mal à propos ? »

Eugène souhaitait-il qu'un séjour d'une année à Paris, au séminaire, reste un secret ?

7. Juillet-septembre 1808

On n'a conservé aucun écrit d'Eugène sur ses occupations de l'été 1808 à son retour de St-Julien, ni sur la manière dont il s'est préparé pour le séminaire. Rey nous donne quatre pages d'extraits des lettres de ses correspondants. C'est dans ce miroir que l'on peut deviner ce qu'Eugène a pu écrire.

Du p. Magy, au début d'août, ces paroles à la fois prophétiques et d'une grande sagesse : « Vous avez dévotion en saint Ignace. Ce grand saint a formé tant d'apôtres. Il vous obtiendra la grâce de l'être. Oui, vous le serez, j'en ai le pressentiment... Vous sentez le désir du martyr ; c'est le désir des apôtres. Vos vœux seront remplis : l'immolation de vos sens, de vos penchants vous rendra martyr. Allons, courons, le champ est ouvert, la moisson est abondante et les ouvriers sont rares. Allons tout embraser...

Ce qui doit faire votre confiance, c'est ce que Dieu a déjà fait pour vous, ce qui doit vous être un heureux garant de ce qu'il veut faire encore, si vous n'y mettez obstacle. Votre vocation est certaine autant qu'elle peut l'être ; c'est tout ce qu'il vous importe de savoir. Pour le reste, rapportez-vous-en aveuglément à Dieu. Ne comptez pas non plus sur les douceurs qu'il a plu à sa bonté paternelle de vous faire goûter pour vous soutenir et vous encourager. C'est surtout dans les délaissements, les obscurités, les tentations que paraît la fidélité. Nos humeurs varient ; Dieu est toujours le même et mérite d'être servi avec le même zèle. Dans les jours de brouillard, rappelez-vous les jours de lumière. La vérité qui vous a saisi, ce ne sont pas les sens qu'elle contrarie qui vous l'ont révélée ; c'est un rayon du ciel. Ce rayon ne luit plus, mais la vérité subsiste. »

« Soyez persuadé, écrivait-il encore, que je m'estimerai heureux au bout de ma carrière de me voir remplacé dans le saint ministère par un sujet comme vous... J'aurais regardé comme une témérité à moi si de mon chef j'avais entrepris de vous faire entrer dans le saint ministère, et de vous enlever à une famille respectable dont vous êtes l'unique espérance et l'unique consolation. Mais le Maître souverain à qui sont dus de préférence tous les premiers-nés s'est chargé lui-même de vous l'inspirer et de vous prescrire comme à Abraham un si pénible sacrifice. »

Par ailleurs, Rey cite des extraits de sept lettres de Julie de Glandevès entre juillet et septembre. Y est mentionné l'abbé Carle, un prêtre de Marseille, ordonné durant la Révolution et alors vicaire à Notre-Dame-du-Mont, qui « a soupçonné votre secret ». « M. l'abbé Carle, qui est très sensible à votre souvenir vous a fait inscrire, selon vos intentions, sur le catalogue des Associés du Sacré-Cœur. Je vous envoie un petit imprimé avec un tableau des indulgences. J'y joins un scapulaire, présumant que le tout vous fera plaisir.» (lettre du 1^{er} juillet)

Rey insiste : « Poussé par le zèle que lui inspirait la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, (Eugène) fit toutes les démarches nécessaires auprès de Mgr de Cicé pour obtenir l'établissement en l'honneur de ce divin Cœur, de l'exposition du Saint-Sacrement le premier vendredi de chaque mois. Mgr de Cicé se rendit au désir du pieux laïque qui voulait ainsi attirer sur son entrée au séminaire toutes les bénédictions d'en-haut... »

Informée de ces démarches par Eugène, Julie de Glandevès lui écrit le 25 juillet : « J'ai vu avec le plus grand intérêt l'établissement de cette fête et n'ai pas moins admiré les desseins de la divine Providence qui étend et perpétue les moyens de sanctification en faisant connaître et aimer la dévotion au Cœur sacré de notre divin Maître. Je me transporte d'avance dans l'église de la Miséricorde et me prosterne avec vous tous devant l'autel du cœur adorable de l'aimable Jésus. Je pense comme vous que les hommes ne seront pas nombreux les premiers mois, mais je sais que le Cœur de Jésus plein de tendresse pour les hommes même pécheurs fait des miracles et déjà vous devez en constater un dans l'établissement de cette dévotion que vous avez tant à cœur. J'espère que vous aurez la consolation de la voir demain le refuge des coupables humains et des cœurs des gens d'Aix, jusqu'à présent, hélas ! trop insensibles. Il faut avouer que les pratiques de cette dévotion bien dirigée peuvent changer la face de cette ancienne capitale que vous aimez avec raison puisque non seulement c'est le lieu où vous avez été régénéré dans les eaux salutaires du baptême mais encore vous vous y intéressez parce que c'est dans cette ville que règne encore beaucoup trop d'indifférence pour les exercices de la Religion... » Ces mots font certainement écho aux confidences qu'a pu faire Eugène.

Lettre du 23 août : « Je m'intéresse surtout beaucoup au projet que vous avez bien voulu nous confier ; il me tarde de savoir où vous en êtes. Autant que je m'en souviens, il me semble que nous tombons bientôt à l'époque où vous devez prendre votre décision... » Le 10 septembre : « Vous devez être bien occupé à vos préparatifs de départ... » Le 27 septembre : « Dites-moi je vous prie si l'ami qui vous attend à Avignon appartient à la famille de Forbin : dans ce cas nous nous félicitons de lui être alliées et en cette qualité nous nous recommandons plus particulièrement à ses prières... Nous avons vu hier encore un capucin qui sort du Lazaret. Il vient de Tunis où il avait été envoyé en mission. Il est resté trois ans dans ce pays où il a fait du bien. Il n'avait qu'un an de prêtrise lorsqu'il est parti ; il est âgé de 29 ans. Vraiment c'est bien édifiant. Ne voilà-t-il pas de quoi exciter votre zèle ? car je sais que vous avez du goût pour ce genre de ministère. »

La dernière lettre citée est du lendemain, 28 septembre : « Je sens combien les sentiments de la nature doivent vous faire souffrir dans une séparation aussi pénible. La voix de Dieu qui vous appelle est votre soutien ; sans doute il réserve de grandes récompenses à votre fidélité à le suivre. Ah ! que toutes les créatures seraient heureuses si elles accomplissaient aussi bien sa volonté. Vous faites, je n'en doute pas, la douce expérience qu'on trouve bien des consolations au milieu des plus grands sacrifices. Je vous souhaite un bon et heureux voyage accompagné de toutes les bénédictions de notre bon Père ! » Il s'agit évidemment du P. Magy.

On ne sait pas avec précision la date du départ d'Eugène pour Paris, ni quelle fut la durée du voyage. Rey note seulement qu'il s'arrêta une journée à Avignon « pour y embrasser son ami Charles de Forbin-Janson (et) lui donner rendez-vous au séminaire de Saint-Sulpice », où il arriva le mercredi 12 octobre. Des lettres postérieures nous renseignent sur ses bagages. Le 10 novembre, il écrit à sa maman :

« J'ai déjà fait (il veut dire rangé) une malle ; et tout s'est trouvé parfaitement en ordre... Du reste rien ne s'est perdu en route, si ce n'est un serre-tête à Avignon. En défaisant la malle je me disais à chaque chose que je prenais en mains : oh ! quand je retournerai à Aix, elle ne sera pas si bien faite ; que de peine Bonne Maman s'est donnée pour faire et mettre en ordre tous ces paquets... »

La grand-maman Joannis ne s'était pas limitée à ce service, elle prenait en charge financièrement les frais de pension d'Eugène. Puis dans une lettre du 7 décembre 1814 à son père (EO 15, 94) : « En partant pour le séminaire de Paris, je mis dans ma malle des habillements laïcs complets dans l'idée que je serais obligé de m'en servir étant prêtre... persuadé que nous ne tarderions pas d'éprouver une cruelle persécution... »

8. Des relectures postérieures

Ces deux années, 1807 et 1808, sont donc pour Eugène de Mazenod les années de décision. Quand il entre au séminaire, que sont devenus ses rêves de 1805-1806 ? On se souvient, par exemple, de sa lettre à son père à son retour de Paris en novembre 1805 : « J'avoue que je désire d'être riche. » Et encore, rappelant l'accueil reçu chez le baron de Talleyrand au château de La Ferté : « Si jamais je deviens maître d'un château comme celui-là et possesseur de bons revenus pour y vivre comme il faut... » À l'automne 1808, les horizons sont nouveaux, son projet de vie tout autre, servir Dieu et son Église.

Eugène reviendra plusieurs fois sur ce renversement de perspectives. Il utilisera parfois le mot de *conversion*. Nous avons à l'écouter se formuler, pour lui-même ou pour d'autres, son cheminement. Il lui faudra du temps pour revenir sur le « Qu'est-ce qui m'est arrivé ? » Ce n'est qu'après quelques mois de séminaire qu'il commencera à en parler, dans des contextes variés. En voici quelques expressions significatives ; à nous de savoir en reconnaître avec intelligence les limites et les richesses.

Il y a d'abord la conférence spirituelle déjà mentionnée, faite au séminaire devant ses collègues, qu'on peut dater du 19 mars 1809 (EO 14, 123-128) :

« Il n'est aucun (moment) sans doute plus digne de fixer mon attention que celui où, par une miséricorde à jamais mémorable pour moi, ce Dieu puissant m'arracha par la plus douce des violences du milieu d'un monde corrupteur où tristement assis avec les méchants... Vous relevâtes mon courage abattu et vous m'aidâtes à surmonter des obstacles qui se multipliaient tous les jours davantage. Secouru par votre puissante grâce, je franchis sans peine, je foulai aux

pieds avec joie les barrières que la vanité, les faux préjugés du monde, et plus encore une tendresse mal entendue pour des objets que vous commandez d'honorer et d'aimer, mais auxquels vous voulez être préféré, semblaient mettre à jamais entre l'autel et moi... »

Puis ce sont les lettres à sa maman, dont plusieurs ont déjà été citées . Ainsi le 24 mars 1809 (EO 14, 129-130) : « Quand je fus pressé plus vivement que jamais par la grâce pour me vouer entièrement au service de Dieu, je ne voulus rien déterminer à la légère et vous dîtes vous apercevoir que je commençais à quitter cet état de tiédeur dans lequel j'étais tombé... J'eus plusieurs conférences de plusieurs heures avec cet ange de paix (le P. Magy), après lesquelles il ne me fut plus possible de douter que Dieu me voulait dans l'état ecclésiastique pour lequel, malgré les circonstances et à cause d'elles, il me donnait un attrait déterminé... »

Voici les très fortes formules de sa lettre du 6 avril 1809 (EO 14, 136). On est le jeudi de Pâques, et la maman maintient ses objections :

« Croyez-vous qu'un homme qui serait fortement poussé par l'esprit de Dieu à imiter la vie active de Jésus-Christ, enseignant sa divine doctrine à des peuples qui n'étaient pas plus disposés à la recevoir, et peut-être encore moins que ceux de nos jours..., croyez-vous que cet homme qui verrait de sang-froid les besoins de l'Eglise et qui malgré l'attrait que Dieu lui donne pour travailler à la secourir, et les autres marques de sa volonté, voudrait rester les bras en croix à gémir tout doucement et en secret sur tous ces maux, sans se donner le moindre mouvement pour secouer un peu les cœurs endurcis de hommes, serait en grande sûreté de conscience ?... Une vocation qui me fait fouler aux pieds tout ce que la vanité a de plus séduisant, renoncer à tous les avantages que j'aurais pu trouver ailleurs, passer par-dessus des considérations qui eussent ébranlé les plus fermes... »

Le mot *attrait* vient dans les deux lettres pour éclairer le thème de la volonté de Dieu et de la vocation.

Les notes de retraite rappellent la grâce de Dieu, mais dans un autre langage. Ainsi en 1809 (EO 14, 165-166) : « Si je jette un coup d'œil sur ma vie passée, je ne vois que désordre, iniquité de ma part, profusion de grâces de la part de Dieu. La plus signalée de toutes c'est de m'avoir tiré du gouffre pour me placer auprès de son trône dans son sanctuaire. »

Sa retraite de préparation au sacerdoce en 1811 reprend les mêmes idées (EO 14, voir surtout pp. 256 et 263) :

« Dieu, ayant continué son dessein, m'ayant pour ainsi dire poursuivi jusqu'à ce qu'il m'ait rattrapé...il faut donc que je conclue que Dieu a des vues particulières sur moi, qu'il a quelque dessein sur moi pour sa gloire, etc. ; sa conduite me l'a assez manifesté. » Puis dans une méditation sur l'enfant prodigue : « Pensais-je seulement à revenir à mon père, à ce bon père dont j'avais éprouvé si souvent l'excessive tendresse ? Non, il fallut que lui-même, mettant le comble à ses bienfaits, vînt m'enlever, m'arracher à mon insouciance, ou plutôt vînt me sortir du borbier où j'étais enfoncé et dont il m'était impossible de me tirer moi-même. A peine formais-je parfois le désir de quitter mes haillons pour être de nouveau revêtu de la robe nuptiale. O aveuglement ! Soit à jamais bénie ô mon Dieu la douce violence que vous finîtes par me faire ! Sans ce coup de maître, je croupirais encore dans mon cloaque... »

C'est sa retraite de décembre 1814 (EO 15, 95-131), déjà citée elle aussi, qui est le plus explicite. Les sept ou huit années qu'il vient de passer depuis ce qu'il appelle pour la seule fois (?) sa *conversion*, ont été riches de grâces et d'épreuves. Des questions nouvelles lui sont posées. Son regard renouvelé sur le passé va éclairer le chemin qui va s'ouvrir. « Moi,

jusqu'à l'époque de ma conversion, mon unique occupation a été de détruire son ouvrage... Depuis ma conversion, il y a eu, il est vrai, un certain changement, mais je n'ai point lieu d'être assuré sur mes actions... » (p.98).

Et un peu plus loin : « Combien de fois dans ma vie passée, mon cœur déchiré, tourmenté, s'élançait-il vers son Dieu dont il s'était détourné ! Puis-je oublier ces larmes amères que la vue de la Croix fit couler de mes yeux un vendredi saint. Ah ! elles partaient du cœur... J'ai donc cherché le bonheur hors de Dieu, et je n'ai trouvé hors de lui qu'affliction et chagrin.

Heureux, mille fois heureux qu'il ait, ce bon Père, malgré mon indignité, déployé sur moi toutes les richesses de sa miséricorde... » (pp. 99-100). Et dans une autre méditation : « Ce Prince généreux m'épiait pour me sauver, il me saisit dans un défilé, au moment où je pensais le moins à lui, et me liant plus encore par les liens de son amour que par ceux de sa justice, il me ramena dans son camp... Cette fois ce fut pour toujours, oui pour toujours, pour toujours... » (p. 118).

Son confesseur, l'abbé Denis, lui écrivait en novembre 1808 au lendemain de sa prise de soutane : « Après bien des combats, vous avez remporté la victoire et suivi votre vocation... » Ce qu'Eugène en a écrit lève un peu du voile sur ces combats, et il attribue la victoire à une grâce toute spéciale, à la fois miséricorde et appel au service de l'Eglise.

Il nous est difficile de juger et même de dater (leur formulation dernière serait de 1840, selon le P. Pielorz) ce que Rambert appelle les *Mémoires d'Eugène*, dont il cite quelques passages.

Voici celui où il parle de son entrée au séminaire (Rambert I, p. 47).

« Je voyais l'Eglise menacée de la plus cruelle persécution ; on prêtait à l'empereur la pensée de vouloir créer un schisme ; or je me sentais le courage de surmonter tous les obstacles, d'affronter tous les périls. La pensée que peut-être un grand nombre prévariqueraient si l'empereur établissait son patriarche indépendant du Saint-Siège, m'affligeait à un point que je ne saurais exprimer, et me faisait souhaiter vivement de me dévouer à leur place aux persécutions du tyran. Mon courage s'exaltait à la pensée de la faiblesse que je craignais dans quelques-uns. La pensée aussi que l'Eglise ne trouvait plus de ministres que dans les classes inférieures, parce qu'elle n'avait pas de riches prébendes à offrir à l'avarice des classes élevées, donnait une nouvelle énergie à une certaine grandeur d'instinct de mon âme. J'entrai donc au séminaire de Saint-Sulpice avec le désir, mieux, avec la volonté bien déterminée de me dévouer de la manière la plus absolue au service de l'Eglise, dans l'exercice du ministère le plus utile aux âmes, au salut desquelles je brûlais de me consacrer. »

C'est la grâce de Dieu, nous rappelle Eugène, qui l'a saisi et qui a fait de lui un serviteur de l'Eglise. En entrant au séminaire, il ratifie l'appel qu'il a reçu et se tourne résolument vers un avenir qu'il n'envisageait guère deux ans plus tôt. « Après bien des combats, vous avez emporté la victoire », lui écrivait l'abbé Denis. Dans cette victoire se dessinait la victoire de ceux qui se laisseront inspirer par son exemple.